

événements. Ceci nous conduit au mois de septembre de l'année 1778. Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous accompagner en un lieu qu'ils connaissent déjà, c'est-à-dire à la petite auberge située sur la route de Bougival à Saint-Germain, quelques centaines de pas plus loin que la machine Marly, presque en face du Moulin-Rouge, par conséquent. Dans cette auberge, on doit s'en souvenir, le baron Roland de Lascars avait fait un repas frugal, le soir où, quittant Paris en fugitif, il s'était vu réduit à chercher un asile dans la maison déserte et sinistre, seule épave qui lui restât de sa fortune dévorée. Nous avons succinctement décrit, presque au début de notre narration, le rustique cabaret tenu par la veuve Durocher et ses fils, une brave femme et de courageux pêcheurs... Depuis cette époque, la physionomie de la maisonnette avait subi des modifications absolues. La mère Durocher était morte et ses fils ne s'étaient point sentis capables de continuer sa modeste industrie; après avoir vendu l'auberge, son humble matériel, sa clientèle dominicale, ils avaient quitté Bougival. Le nouveau propriétaire (qui se faisait appeler Caillebotte), s'était empressé de faire force changement intérieurs et extérieurs avec un luxe tout à fait inusité pour l'époque et pour le pays et une prodigalité qui prouvait l'étendue de ses ressources financières. Les murailles, à peine recouvertes jadis d'un enduit boueux qui se détachait de toutes parts et tombait par écailles, avaient reçu un crépissage de premier ordre, badigeonné par un peintre en bâtiments de Saint-Germain, de manière à simuler tant bien que mal une construction en briques. Une porte solide et des volets neufs étaient venus compléter les réparations du dehors. Sans doute Caillebotte aimait les couleurs éclatantes et préférait le vermillon à toutes les autres nuances; on avait au moins le droit de le supposer en voyant les volets et la porte peinte en rouge vif, de manière à attirer violemment les regards. Cet abus de tons écarlates prodigués au milieu des massifs verdoyants et des troncs rigoureux des grands arbres, produisait dans le paysage l'effet le plus bizarre et le plus imprévu, et détonnait comme une note fausse dans un chant harmonieux. Les pêcheurs de la Seine, les gens de Bougival et de Port-Marly, avaient baptisé la maisonnette du nom de *Cabaret-Rouge*, quoique Caillebotte eût fait tracer en belles lettres rouges sur une large plaque de tôle blanche, ces mots :

AU GOUJON-AVENTUREUX

Fritures et matelottes, lapins sautés: bon logis pour piétons et cavaliers

L'intérieur du Cabaret-Rouge était non moins resplendissant que le dehors. Un papier à rosaces, fabriqué au faubourg Saint-Antoine, tapissait les murailles, et de petites tables de bois, peintes en vert gai, attendaient les consommateurs. Une belle batterie de cuisine, en cuivre luisant comme de l'or, étincelait au-dessus de la cheminée; de grands rayons supportaient une multitude de gobelets à facettes, en verre commun, et de nombreuses piles d'assiettes de faïence à coqs. De l'autre côté de la route, au bord de l'eau, sous les tilleuls, une nouvelle série de petites tables vertes annonçait que le nombre des pratiques du Cabaret-Rouge atteignait parfois des proportions imposantes. Auprès de cette succursale de l'auberge, on pouvait lire sur un poteau indicateur les lignes suivantes :

AU MOULIN-ROUGE

JOEL MACQUART,

Constructeur de canots, chaloupes à la voile et à l'aviron, chantier dans l'île, s'adresser, pour la location des canots de promenade, à l'auberge du GOUJON-AVENTUREUX

En effet, si l'on descendait la berge de quelques pas, on voyait amarrée aux poteaux d'un petit embarcadère, côte à côte avec les lourds bateaux de pêche de Caillebotte, toute une flottille de légères embarcations, canots, yoles et youyou, peints de couleurs tranchantes, et portant des noms bizarres. Il ne nous reste plus, présentement, qu'à faire, ou plutôt qu'à renouer connaissance avec le propriétaire de l'auberge. Ce successeur de la veuve Durocher n'était autre que l'ex-cabaretier des *Lapins*, l'ex-valet du baron de

Lascars, Sauvageon en un mot, mais Sauvageon méconnaissable. Depuis l'époque où il avait touché des mains de Roland, pour récompense de services d'une fâcheuse espèce, la somme relativement énorme de vingt mille livres, notre personnage s'était transformé. La mauvaise étoile dont l'influence néfaste le poursuivait depuis sa jeunesse, en tous temps et en tous lieux, semblait faire trêve. Ayant augmenté notablement ses capitaux à l'île-Saint-Denis, dans un commerce de friture, Sauvageon, attiré vers Bougival par quelque mystérieux instinct, et sachant que le cabaret des Durocher était à vendre, s'était empressé d'en faire l'acquisition sous le nom singulièrement choisi de Caillebotte, après avoir donné à son visage une couleur cuivrée et teint en noir ses cheveux d'un blond ardent. La dignité bien entendue du capitaliste ne lui permettait pas de se présenter comme propriétaire en un lieu où quelques personnes l'avaient connu simple domestique. De même que tout tournait à mal, autrefois, pour Sauvageon, de même tout lui réussissait maintenant; le *Cabaret Rouge* avait la vogue, les cliens affluaient, l'argent pleuvait. L'heureux coquin, au milieu de cette prospérité, voyait avec une douce joie sa nature anguleuse et sa chétive personne se métamorphoser absolument... Peu à peu ses angles osseux avaient disparu sous une couche de chair de plus en plus ample; ses membres grêles s'étaient capitonés largement, et Sauvageon, dont nous connaissons la taille exiguë, commençait à ressembler à ces poussars chinois qui sont aussi larges que hauts, et qui roulent incessamment sur leur base arrondie. Les rêves du cabaretier se réalisaient l'un après l'autre et devenaient tout doucement des réalités. Il possédait une auberge bien achalandée; il avait du vin dans sa cave, des jambons dans sa cheminée, des écus dans sa poche et dans son armoire et, pour couronner tout cela, l'enseigne si longtemps ambitionnée du *Goujon-Aventureux* se suspendait au-dessus de la porte. Bref, il ne manquait rien à Sauvageon; les chemins les plus fleuris le conduisaient au parfait bonheur, et il appréciait mieux encore des félicités du temps présent, en se souvenant avec une inaltérable philosophie des mésaventures du temps passé. Un jour, cependant (quinze ou seize mois environ avant l'époque où nous voici parvenus), un coup de tonnerre inattendu retentit dans le ciel si pur de notre fortuné personnage. C'était un samedi soir, au commencement de l'été, et tout annonçait pour le lendemain une journée magnifique, qui ne pouvait manquer d'amener à Bougival grande affluence de promeneurs parisiens bien endentés et pourvus d'appétits robustes. Sauvageon et sa servante calculaient le nombre des longes de veau aux petits oignons, des lapins de choux au vin rouge, des matelottes de carpes et d'anguilles, et des fritures de petits poissons qui serviraient de pâture à ces estomacs insatiables. Les résultats de ces calculs se formulaient en chiffres majestueux et sans aucun doute le cabaretier n'aurait point donné pour cent cinquante livres les bénéfices légitimes qu'il avait l'espoir de réaliser le lendemain. Le crépuscule succédait aux dernières clartés du jour, il ne faisait pas nuit encore, mais une brume à demi transparente, qui s'obscurcissait rapidement, montait le fleuve et descendait du ciel. Depuis quelques instants déjà un homme de mauvaise mine se tenait immobile sur la route, devant l'auberge du *Goujon-Aventureux*, et il en examinait l'extérieur avec une profonde attention. Ce nouveau venu offrait une apparence étrange et quelque peu suspecte. Il était de haute taille et légèrement courbé, par la fatigue sans doute bien plus que par l'âge; il portait des vêtements d'une coupe jadis élégante et d'une étoffe qui avait été belle, mais en désarroi, flétris, maculés, semblant ne tenir qu'à grand-peine sur le corps de leur propriétaire. Ce costume ne décelait point une misère honnête; il était la livrée de la débauche et du vice, dans ce qu'ils ont de plus honteux. L'inconnu paraissait avoir de beaux traits, mais on en jugeait difficilement, car le haut de son visage disparaissait sous l'ombre projetée par les larges bords d'un chapeau rabattu sur ses yeux, et les flots d'une longue barbe noire, très touffue et mélangée déjà de nombreux fils d'argent, cachaient ses joues, sa bouche et son menton. L'épaule droite du per-

sonnage qui nous occupe soutenait un bâton ferré, à l'extrémité duquel se suspendait un petit paquet noué dans un mouchoir à carreaux. Après avoir prolongé son examen pendant quelques minutes, le voyageur que nous venons de décrire murmura d'une voix sourde :

—Le cabaret a changé de maître... les Durocher ne sont plus ici... aucun danger d'être reconnu... entrons!...

XVIII

En prononçant ces dernières paroles, l'homme de mauvaise mine franchit le seuil, se débarrassa de son paquet peu volumineux, et frappa sur une table avec son bâton ferré. Sauvageon, arraché brusquement à ses calculs, se rapprocha du nouveau venu, l'examina de la tête aux pieds, fit une grimace expressive et demanda d'un ton rogue :

—Qu'est-ce que vous voulez, l'ami?...

Depuis que la fortune lui souriait, le propriétaire du *Goujon-Aventureux* était devenu fort aristocratique en ses goûts. Il n'aimait recevoir chez lui que de bons bourgeois, des commis et des grisettes en partie fine, personnages honorables, bien vêtus, ne regardant point à la dépense et payant sans marchander. Il détestait les hail- lons et ne supportait point les clients de mauvaise mine.

—Ces gens de peu, se disait-il, rapportent moins qu'ils ne coûtent et portent préjudice à la réputation d'une maison aussi avantageusement connue que la mienne.

—Qu'est-ce que vous voulez? répéta-t-il.

—Ce que je veux, répondit l'inconnu d'une voix rauque, pardieu, c'est bien simple! je veux souper.

—Dans ce cas, allez plus loin, répliqua Sauvageon, mes provisions ne sont pas faites, et je n'ai rien à vous servir.

L'homme de mauvaise mine fit un geste de colère.

—Tonnerre du diable! qu'est-ce donc que cela? s'écria-t-il en désignant du bout de son bâton une grande corbeille remplie d'œufs frais, une pyramide de lapins entassés les uns sur les autres, les oreilles pendantes, et de nombreux chapelets de saucisses. Vous dites que vous n'avez rien, et voici de quoi nourrir vingt-cinq personnes! apprenez, aubergiste de malheur, que je manque absolument de patience et n'ai jamais souffert qu'on se moquât de moi!

Le ton ferme et rude de l'inconnu imposa quelque respect à Sauvageon; cependant, il fit une dernière tentative pour se débarrasser de ce visiteur intempestif.

—J'ai bien là quelques provisions, murmura-t-il, mais c'est comme si je n'en avais aucunes, car elles sont retenues d'avance.

—Vous vous en procurerez d'autres d'ici à demain; d'ailleurs, je n'y ferai pas une forte brèche. Je me contenterai d'une omelette et d'une demi-douzaine de saucisses grillées dans la poêle.

—Je vous satisferais volontiers, parole d'honneur, mais le temps me manque... Je suis présentement très occupé.

L'inconnu fit entendre un juron formidable et brandit son bâton d'un air menaçant.

—Je suis dans une auberge, dit-il ensuite, par conséquent dans un lieu public où chacun a le droit d'être servi pour son argent. Or, j'ai de quoi vous payer, en voici la preuve: il tira de sa poche une poignée de monnaie blanche qu'il fit sauter dans sa main sous les yeux de Sauvageon. Préparez moi donc à souper sans ajouter une parole, et dépêchez-vous, je vous le conseille, sinon, foi de Joël Macquart, je vous coupe les deux oreilles et je les cloue en façon d'épouvantail sur la porte du cabaret.

Il n'y avait rien à répondre à des arguments de cette vigueur. Le cabaretier, terrifié par les menaces de l'inconnu, perdit toute velléité de résistance.

—Je m'empresse, balbutia-t-il, je m'empresse! je ne demande que cinq minutes pour vous servir une omelette dont vous me direz des nouvelles! quand on goûte de ma cuisine, on s'en lèche les doigts jusqu'aux coudes! J'y vais mettre du lard et des petits oignons pour la rendre plus onctueuse. Allons, Javotte, allons, ma fille, vite à la besogne! prépare la poêle et casse les œufs. Mire-